

**PAR LA CRÉATION AU CRÉATEUR**  
**par Mgr Kallistos Ware**

« Ne blessez ni la terre, ni la mer, ni les arbres. » (Ap 7, 3.)

« Les saints embrassent de leur amour le monde entier. »

St Silouane l'Athonite (+1938).

**" Aimez les arbres. "**

Sur la Sainte Montagne de l'Athos, les moines placent parfois des signaux en bordure des sentiers de la forêt, prodiguant au pèlerin qui chemine des encouragements ou des avertissements. Un de ces écriteaux, que l'on voyait souvent dans les années 1970, me procurait un plaisir particulier. Clair et laconique, il disait : " Aimez les arbres. "

Le père Amphiloque (+1970), le gerontas ou " ancien " de l'île de Patmos lors de mon premier séjour, aurait été complètement d'accord. Il disait : " Savez-vous que Dieu nous a donné un commandement de plus, qui n'est pas mentionné dans l'Écriture ? Il nous dit : "Aimez les arbres." "

Celui qui n'aime pas les arbres n'aime pas Dieu, croyait-il en soulignant : " Lorsque vous plantez un arbre, vous plantez de l'espoir, la paix, l'amour, et vous recevrez la bénédiction de Dieu. " Écologiste bien avant la mode de l'écologie, il avait coutume de donner pour pénitence aux fermiers locaux – qu'il entendait en confession – la tâche de planter un arbre. Le père Amphiloque n'était nullement le premier père spirituel dans la tradition grecque moderne à reconnaître l'importance des arbres.

Deux siècles plus tôt, le moine athonite saint Cosmas l'Étolien, martyrisé en 1779, plantait des arbres lorsqu'il voyageait dans toute la Grèce en tournée missionnaire. Dans l'une de ses " prophéties ", il disait : " Les gens resteront pauvres, parce qu'ils n'aiment pas les arbres. "

Cette prophétie s'est, hélas ! réalisée dans de trop nombreuses parties du monde. Une autre parole lui est attribuée, pas à propos des arbres, mais tout aussi actuelle : " Le temps viendra où le diable se mettra lui-même dans une boîte et commencera à crier ; et ses cornes vont dépasser des toits de tuiles. "

Cela me revient souvent en mémoire, lorsque j'observe la ligne des toits à Londres, avec ses rangs serrés d'antennes de télévision.

" Aimer les arbres. " Mais pourquoi ? Y a-t-il vraiment un rapport entre l'amour des arbres et l'amour de Dieu ? Dans quelle mesure est-il vrai que le fait de ne pas respecter et honorer notre environnement naturel – les animaux, les arbres, la terre, le feu, l'air et l'eau – est aussi, d'une manière immédiate et destructrice pour l'âme, ne pas respecter et honorer le Dieu vivant ?

**Commençons par deux visions de l'arbre.**

Le monde comme sacrement : un conte de deux arbres.

N'avons-nous pas tous, à certains moments de notre vie, lu avec un étonnement soudain des paroles d'un poème ou d'un texte en prose, qui sont demeurées gravées – lumineuses – dans notre mémoire ? J'ai

éprouvé cela à l'âge de dix-huit ans, alors que je lisais l'anthologie magique de Walter de la Mare, *Behold, this Dreamer*, en tombant sur un passage du livre d'Edward Carpenter (1844-1929), *Pagan and Christian Creeds* : " Quelqu'un d'entre nous a-t-il jamais vu un Arbre ? Je pense que non, ou alors très superficiellement. " Et il continue ainsi :

L'observateur pénétrant et naturaliste Henry D. Thoreau nous raconte qu'il prenait souvent rendez-vous avec un certain arbre, des kilomètres plus loin, mais sans dire jamais ce qu'il voyait ou qui il voyait une fois sur place. L'écrivain Walt Whitman, également un observateur perspicace, mentionne qu'il vit, en plein rêve extatique, " ses arbres favoris sortir et se promener en long et en large, très curieusement ".

Une fois, j'ai eu moi-même une vision particulière d'un arbre. C'était un hêtre un peu à l'écart et toujours sans feuilles au début du printemps. Soudain je réalisai ses bras étendus vers le ciel et ses doigts tournés vers le haut, comme si une vie vivifiante (ou quelque électricité) coulait à travers eux pour se répandre dans les espaces du ciel ; ses racines plongeaient dans la terre et puisaient les mêmes énergies d'en bas. Le temps était calme et les branches immobiles ; cependant, à ce moment, l'arbre n'était plus un organisme séparé ou séparable, mais un vaste être se ramifiant loin dans l'espace, partageant et unissant la vie de la terre et du ciel, et plein de l'activité la plus saisissante.

Deux choses surtout sont remarquables dans la " vision superficielle " d'Edward Carpenter. D'abord, l'arbre est vivant, frémissant de ce qu'il appelle des " énergies " ou de l'" électricité " ; il est plein de l'activité la plus saisissante. Ensuite, l'arbre est cosmique, dans ses dimensions : ce n'est pas un " organisme séparé ou séparable ", mais il est " vaste " et englobe tout, " se ramifiant loin dans l'espace [...] unissant la vie de la terre et du ciel ". On y trouve la vision d'un joyeux miracle, inspirée par un sens sous-jacent du mystère. L'arbre est devenu un symbole qui se dépasse lui-même, un sacrement qui recèle un secret profondément enfoui au cœur de l'univers. Le même sens du miracle et du mystère – du caractère symbolique et sacramentel du monde – est particulièrement manifeste dans *Peaks and Lamas*, le chef-d'œuvre de ce montagnard spirituel qu'est Marco Pallis.

La vision de l'arbre de Carpenter a cependant certaines limites. Il ne déchiffre pas, en termes spécifiquement personnels, le mystère auquel l'arbre renvoie. Il ne tente pas de remonter par la création jusqu'au Créateur. Cette vision n'a rien de directement théiste ; elle ne fait aucune référence ni à Dieu, ni à Jésus-Christ.

Tournons-nous maintenant vers une seconde vision de l'arbre, qui est, au contraire, explicitement personnelle et théophanique :

Moïse faisait paître le petit bétail de Jéthro son beau-père, prêtre de Madian ; il l'emmena par-delà le désert et parvint à la montagne de Dieu, l'Horeb. L'Ange de Yahvé lui apparut, dans une flamme de feu, du milieu d'un buisson. Moïse regarda : le buisson était embrasé, mais il ne se consumait pas. Moïse dit : " Je vais faire un détour pour voir cet étrange spectacle, et pourquoi le buisson ne se consume pas. " Yahvé vit qu'il faisait un détour pour voir et Il l'appela du milieu du buisson. " Moïse, Moïse ! " dit-Il, et celui-ci répondit : " Me voici. " Il dit : " N'approche pas d'ici, retire tes sandales de tes pieds, car le lieu où tu te tiens est une terre sainte. " Et Il dit : " Je suis le Dieu de tes pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. " Alors Moïse se voila la face, car il craignait de fixer son regard sur Dieu (Ex 3, 1-6).

Si l'on compare l'expérience de Moïse à celle de Carpenter, on peut observer trois choses.

Premièrement, la vision décrite au livre de l'Exode dépasse le domaine de l'impersonnel. Le buisson ardent à l'Horeb agit comme le locus, le lieu d'une rencontre interpersonnelle, face-à-face, un dialogue entre deux sujets. Dieu appelle Moïse par son nom : " Moïse, Moïse ! ", et celui-ci répond : " Me voici. "

" Par la création au Créateur " dans et à travers le buisson qu'il contemple, Moïse entre en communion avec le Dieu vivant. Mais ce n'est pas tout. Selon l'interprétation adoptée par l'Église orthodoxe, la rencontre personnelle doit être comprise en des termes plus spécifiques. Moïse rencontre non seulement Dieu, mais le Christ. Toutes les théophanies de l'Ancien Testament sont des manifestations non pas de Dieu le Père, que " nul n'a jamais vu " (Jn 1, 18), mais du Christ pré-incarné, Dieu le Logos éternel.

Celui qui a visité la basilique Saint-Marc de Venise se rappellera que sur les mosaïques du plafond et du narthex, décrivant l'histoire du premier chapitre de la Genèse, la face de Dieu le Créateur porte indubitablement les traits du Christ. De même, lorsque Isaïe voit Dieu siégeant dans le Temple, sur le trône " haut et élevé " (Is 6, 1), et lorsqu'Ézéchiël voit au milieu des roues et des quatre créatures vivantes " quelque chose qui semblait comme une forme humaine " (Éz 1, 26), c'est le Christ, le Logos, que tous les deux contemplent.

Deuxièmement, non seulement Dieu apparaît à Moïse, mais Il lui commande d'ôter les sandales de ses pieds. Selon les Pères grecs, comme saint Grégoire de Nysse (+ vers 394), les sandales ou les chaussures faites avec la peau d'animaux morts – sont une chose " sans vie ", inerte, " morte et terrestre " ; elles symbolisent la lourdeur, la fatigue et la mortalité qui assaillent notre nature humaine du fait de la chute. " Ôte tes sandales " peut alors se comprendre comme : " Dépouille-toi de la torpeur de la familiarité et de l'ennui ; libère-toi de ce qui est sans vie, trivial, mécanique, répétitif ; éveille-toi, ouvre les yeux, nettoie les portes de ta perception, regarde et vois. "

Enfin, en troisième lieu, qu'arrive-t-il lorsque nous nous dépouillons ainsi des peaux mortes de l'ennui et de la trivialité ? Nous réalisons immédiatement la vérité des paroles que Dieu adresse ensuite à Moïse : " Le lieu où tu te tiens est une terre sainte. " Libérés de la torpeur spirituelle, réveillés du sommeil, ouvrant nos yeux à l'extérieur et à l'intérieur, nous regardons le monde autour de nous d'une manière différente. Tout nous apparaît comme à l'enfant Traherne : " Nouveau et étrange [...] indiciblement rare, délicieux et merveilleux. " Nous découvrons que toute chose est vitale et vivante, nous reconnaissons la vérité de la parole célèbre de William Blake, reprise par Philip Sherrard comme titre de l'une de ses conférences : " Tout ce qui vit est saint. "

Ainsi, nous entrons dans la dimension de l'espace sacré et du temps sacré. Nous distinguons le grand dans le petit, l'extraordinaire dans l'ordinaire, " un monde dans un grain de sable [ ... ] et l'éternité dans une heure ", pour citer Blake une fois de plus. Cet endroit où je suis, cet arbre, cet animal, cette personne à qui je parle, ce moment de ma vie que je suis en train de vivre, chacune de ces choses est sainte, unique et non répétable, chacune a donc une valeur infinie.

Combinant ces deux visions – l'arbre vivant qui unit le ciel et la terre selon Edward Carpenter, et le buisson ardent de Moïse – nous voyons émerger une conception précise et caractéristique de l'univers. La nature est sacrée. Le monde est un sacrement de la divine présence, un moyen de communion avec Dieu. L'environnement consiste non pas en la matière morte, mais en la relation vivante. Le cosmos tout entier est un vaste buisson ardent, pénétré par le feu de la puissance et de la gloire divine.

La terre et le ciel se fondent ;  
Le plus petit arbuste est un buisson ardent,  
Mais seul le Voyant ôte ses sandales ;  
Les autres s'asseyaient en rond  
Ou cueillent des mûres alentour.

Cueillir des mûres n'est certes pas mauvais en soi. Mais comme nous jouissons des fruits de la terre, regardons aussi au-delà de notre plaisir immédiat pour discerner le mystère plus profond qui nous entoure de tous côtés.

### **Essence et énergies, Logos et logoi.**

Une telle approche nous mène-t-elle au panthéisme ? Pas nécessairement. En tant que chrétien dans la tradition orthodoxe, je ne peux accepter aucune vision du monde qui identifie Dieu et l'univers ; pour cette raison, je ne peux être un panthéiste. Mais je ne trouve aucune difficulté à assumer le " panenthéisme ", c'est-à-dire la position qui affirme non pas que " Dieu est tout et tout est Dieu ", mais bien que " Dieu est présent en tout et que toute chose est en Dieu ". Autrement dit, Dieu est à la fois immanent et transcendant, présent dans toutes choses, mais en même temps au-dessus et au-delà d'elles. Il est nécessaire de mettre l'accent simultanément sur les deux parties du paradoxe qu'aimait le poète Charles Williams : " Ceci aussi est Toi ; pourtant, ceci n'est pas Toi. "

Soutenant ce point de vue " panenthéiste ", le grand théologien byzantin saint Grégoire Palamas (1296-1359) sauvegardait à la fois l'altérité et la proximité de l'Éternel, en opérant une " distinction dans l'unité " entre l'essence de Dieu et ses énergies. Dans son essence, Dieu est infiniment transcendant, radicalement inconnaissable, absolument au-delà de tout être créé, au-delà de toute compréhension et de toute participation de l'homme. Mais dans ses énergies, il est inépuisablement immanent, le noyau de toute chose – le cœur de son cœur plus près du cœur de chaque chose que le propre cœur de celle-ci. Ces divines énergies, selon l'enseignement de Palamas, ne sont pas un intermédiaire entre Dieu et le monde, ni un don créé qu'Il nous confère, mais elles sont Dieu lui-même en action ; chaque énergie créée est Dieu dans son indivisible totalité : non pas une partie de Lui, mais Lui tout entier.

En vertu de sa distinction entre essence et énergies, Palamas peut affirmer sans se contredire : " Ceux qui en sont dignes jouissent d'une union avec Dieu qui est la cause de tout [...] : Dieu, tout en demeurant tout entier en Lui-même, habite tout entier en nous et nous communique non pas sa nature, mais sa propre gloire et son éclat. "

De cette manière, Dieu est à la fois révélé et caché : révélé dans ses énergies, caché dans son essence : " Tout entier Il se manifeste et pourtant ne se manifeste pas ; tout entier Il est conçu et inconcevable par l'intelligence ; tout entier Il est participé et imparticipable "

Telle est la formule antinomique du véritable panenthéiste : " Dieu est être et non-être ; Il est partout et nulle part ; Il a de nombreux noms et Il est in-nommable ; Il est en perpétuel mouvement et immuable ; il est absolument tout et rien de ce qui est. "

Ce que saint Grégoire Palamas cherche à exprimer à travers la distinction entre l'essence et les énergies, saint Maxime le Confesseur (+ 662) le dit en termes de Logos et logoi, même si ses préoccupations spécifiques et le contexte dans lequel il écrit ne sont pas absolument identiques à ceux de Palamas. Selon

Maxime, le Christ, le Logos-Créateur, a implanté dans chaque chose créée un logos caractéristique, une " pensée " ou une " parole " qui est la présence divine en cette chose, l'intention de Dieu envers elle, l'essence intérieure de cette chose, qui la rend distinctivement elle-même et qui, en même temps, l'attire vers Dieu. Par la vertu de ces logoi intrinsèques aux choses, chaque chose créée n'est pas simplement un objet, mais une parole personnelle adressée à nous par le Créateur. Le Logos divin, la deuxième Personne de la Trinité, la Sagesse et la Providence de Dieu, constitue à la fois la source et le but des logoi particuliers ; Il agit ainsi comme une présence cosmique unifiante et englobant tout.

Anticipant Palamas, Maxime parle de ces logoi comme des " énergies " ; en même temps, il les compare à des oiseaux dans les branches d'un arbre :

Le Logos de Dieu est pareil au grain de sénévé : il paraît bien petit avant d'être cultivé, mais quand il a été cultivé comme il faut, il se montre si grand que les principes (logoi) les plus nobles des créatures sensibles et intelligibles viennent comme des oiseaux s'y reposer. Car le Logos embrasse les raisons ou essences intérieures (logoi) de tous les êtres, mais Lui-même, aucun être ne peut le contenir

Selon l'interprétation de Maxime, l'arbre cosmique est donc le Christ, le Logos-Créateur, tandis que les oiseaux dans les branches sont les logoi de vous et moi, et de toutes les choses créées. Le Logos englobe tous les logoi, mais n'est pas lui-même englobé ou circonscrit par eux. Maxime cherche ici – comme le fait Palamas lorsqu'il se sert de la distinction essences-énergies – à sauvegarder la double vérité de la transcendance de Dieu et de son immanence.

Que nous parlions, comme saint Maxime, des logoi intrinsèques ou que nous préférions utiliser le terme palamite " d'énergies " – nous pouvons naturellement aussi choisir d'employer les deux – notre sens fondamental et notre intention demeurent inchangés : toute la nature est théophanique. Chaque personne et chaque chose créée est un point de rencontre avec " l'au-delà qui est au milieu de nous ", pour reprendre une expression de Dietrich Bonhoeffer. Nous devons voir Dieu en tout et tout en Dieu. Où que nous soyons et quoi que nous fassions, nous pouvons, par la création, remonter au Créateur.

Après avoir écouté nos deux témoins orientaux, Maxime et Grégoire Palamas, prêtons maintenant l'oreille à une prophétesse occidentale, sainte Hildegarde de Bingen (1098-1179), qui est tout aussi explicite sur le caractère " panenthéiste " de l'univers. Dans le Livre des œuvres divines, elle affirme : " Toutes les créatures vivantes sont en quelque sorte des étincelles vivantes et ardentes qui éclairent le visage de Dieu, et ces étincelles émergent de Dieu à la manière des rayons du soleil. "

Plus loin, dans le même traité, elle note les paroles remarquables que le Saint-Esprit lui adresse :

C'est moi l'énergie suprême, l'énergie ignée. C'est moi qui ai enflammé chaque étincelle de vie. Rien de mortel en moi ne fuse. [...] Je suis la vie ignée de l'essence divine. Mes flammes dominent la beauté des campagnes. Je pénètre les eaux de ma lumière, je suis ardeur dans le soleil et dans la lune et les étoiles. Mon souffle, invisible vie, mainteneur universel, éveille l'univers à la vie. Car l'air et le vent maintiennent tout ce qui pousse et tout ce qui mûrit, les eaux coulent, comme vivantes. Même le soleil est vivant dans sa propre lumière [...] Moi, l'énergie ignée, suis cachée dans ces choses et leur souffle procède de moi, tout comme l'homme est continuellement mû par sa respiration et comme le feu contient la flamme vive. Toutes ces choses vivent par leur propre essence et ne connaissent pas la mort puisque je suis la Vie. Je suis la vie tout entière : la vie n'a pas été arrachée des pierres, n'a pas bourgeonné des branches et n'est pas enracinée dans le pouvoir générant du mâle. Mais toute chose vivante est enracinée en Moi.

L'approche qu'adoptent Palamas, Maxime et Hildegarde a deux conséquences importantes pour notre façon de comprendre la puissance créatrice de Dieu. Tout d'abord, lorsque nous disons que Dieu a créé le monde, nous devons l'envisager non pas comme un acte unique dans le passé, mais comme une présence qui continue, ici et maintenant. En ce sens, il est légitime de parler en termes de création continue. Ensuite, et ce point est très étroitement lié au premier, nous devrions penser que Dieu crée le monde non pas de l'extérieur, mais bien de l'intérieur.

En premier lieu, lorsqu'il est dit : " Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre " (Gn 1, 1), le mot " commencement " ne doit pas être compris dans un sens temporel. La création n'est pas un événement survenu une fois pour toutes dans un passé lointain, un acte initial qui constitue un point de départ chronologique. Ce n'est pas un événement passé, mais une relation au présent. Nous devons penser et parler non pas sur le mode de l'aoriste, mais du présent. Nous devons dire non pas : " Dieu a fait le monde un jour, il y a bien longtemps ", mais " Dieu est en train de faire le monde, ainsi que vous et moi dans le monde, ici et maintenant, en ce moment et toujours ". Dès lors, au commencement (en arkhè) ne signifie pas que Dieu a tout commencé il y a des milliards d'années, et que depuis Il a laissé les choses aller de leur propre mouvement. Cela veut dire, au contraire, que Dieu est à chaque instant l'arkhe constant et incessant, la source, le principe, la cause et le soutien de tout ce qui existe. Cela signifie que si Dieu ne continuait pas à exercer sa volonté créatrice à chaque fraction de seconde, l'univers basculerait immédiatement dans le vide du non être. Sans la présence active et ininterrompue du Christ – le Logos-Créateur – à travers le cosmos, rien n'existerait un seul instant.

Deuxièmement, il ressort de cela que le Christ en tant que Logos-Créateur, doit être envisagé non pas de l'extérieur, mais de l'intérieur de toute chose. C'est une erreur fréquente des écrivains religieux de parler de l'univers créé comme s'il s'agissait de l'artefact d'un fabricant qui l'aurait produit de l'extérieur ; dans cette perspective, Dieu le Créateur devient le céleste horloger qui met en mouvement le processus cosmique en remontant l'horloge, mais la laisse ensuite tourner au rythme propre de son tic-tac. Cela ne se passe pas ainsi. Il importe d'éviter ce genre d'images – le divin architecte, constructeur ou ingénieur – et de parler plutôt en termes d'" inhabitation " – sans pour autant exclure la dimension de la transcendance divine. La création n'est pas quelque chose sur quoi Dieu agit de l'extérieur, mais quelque chose par quoi Il s'exprime de l'intérieur. Transcendant, Il est aussi immanent ; au-dessus et au-delà de la création, Il en est aussi véritablement l'intériorité, son " en-dedans ".

### **Double vision.**

Si nous adoptons la conception sacramentelle du monde découlant de notre " conte des deux arbres ", nous allons peu à peu découvrir que notre contemplation de la nature est marquée avant tout par deux qualités : le caractère particulier et la transparence.

D'abord, le caractère particulier. Si nous considérons le monde comme un sacrement, cela signifie que nous allons, en premier lieu, découvrir le goût distinctif et particulier de chaque chose créée. Nous allons percevoir et apprécier chaque chose en elle-même et pour elle-même, la détacher clairement du reste, apprécier ce qui dans la tradition zen est appelé le " Ah " spécial de chaque chose, son être en soi ou haecceitas.

C'est ce qu'a exprimé avec vigueur Gerard Manley Hopkins :

Le martin-pêcheur flambe et la libellule arde [...]

Toute chose ici-bas fait une et même chose [...]

S'avère, per-se-vère, incante et dit moi-même

Criant : Ce que je fais est moi : pour cela je vins.

Voir la nature comme sacrée revient tout d'abord à reconnaître comment chaque chose est elle-même et parle en son nom propre. Nous devons percevoir chaque martin-pêcheur, chaque grenouille, chaque visage humain, chaque brin d'herbe dans son unicité. Chaque créature doit être réelle pour nous, et immédiate. Nous devons explorer la variété et la particularité de la création, ce que saint Paul appelle la " gloire " de chaque chose : " Il y a une gloire du soleil, une autre de la lune et une autre gloire des étoiles : en vérité chaque étoile diffère des autres en gloire " (1 Co 15, 41).

Ensuite, la transparence. Ayant évoqué et savouré l'être propre de chaque chose, nous pouvons faire un second pas : nous pouvons regarder à l'intérieur et au-delà de chaque chose, découvrir en elle et à travers elle la présence divine. Après avoir perçu chaque martin-pêcheur, chaque grenouille, chaque visage humain, chaque brin d'herbe dans son unicité, dans sa réalité pleine et immédiate, nous avons à traiter chacune de ces créatures comme un moyen de communion avec Dieu. Ainsi, par la création, nous remonterons jusqu'au Créateur. Car il est impossible de donner son sens au monde si nous ne regardons pas aussi au-delà du monde ; le monde n'acquiert son vrai sens que lorsqu'il est considéré comme le reflet d'une réalité qui le transcende.

La première étape est donc d'aimer le monde pour lui-même, dans sa consistance et son intégrité propres. La seconde étape est de permettre au monde de devenir transparent, pour qu'il nous révèle l'inhabitation du Logos-Créateur. Alors, nous atteindrons la " double vision " de Blake :

Car elle est double, la vision que voient mes yeux

Et toujours une vision double m'accompagne.

Dieu nous garde

De la vision simple et du sommeil de Newton.

Il est vital de ne pas tenter la seconde étape avant d'avoir entamé la première. Nous devons d'abord reconnaître la solidité du monde avant de pouvoir discerner sa transparence ; nous devons nous réjouir de l'abondante variété de la création avant de vérifier comment les choses trouvent leur unité en Dieu. De plus, le second niveau – celui de la transparence théophanique – n'annule en aucune manière le premier, celui de la particularité et du caractère distinctif. Nous ne cessons pas d'apprécier l'être propre de chaque chose parce que nous appréhendons la présence divine en son sein. Au contraire, par un étrange paradoxe, plus une chose devient transparente, plus elle est vue comme exceptionnellement elle-même.

Blake avait raison de parler précisément d'une double vision : la " seconde vue " que Dieu nous accorde ne masque pas, mais rehausse notre première vision. La nature créée n'est jamais plus belle que quand elle agit comme une envoyée ou une icône de la beauté incréée.

Il ne faut pas croire que cette ascension à travers la création peut s'accomplir facilement, d'une manière désinvolte ou automatique. Voir Dieu en toutes choses et toutes choses en Dieu demande de la persévérance, du courage et de l'imagination. Comme l'exprime le prophète Isaïe : " Tu es vraiment un Dieu qui se cache " (Is 45, 45). Lorsque, enfants, nous jouions à cache-cache, ne nous est-il pas arrivé parfois de

nous cacher dans un endroit merveilleusement secret, puis de constater, très déçus, que personne ne se souciait de nous chercher ? Après une longue attente, nous émergions déconfits de notre cachette, uniquement pour constater que tous les autres étaient déjà rentrés à la maison. Comme le maître hassidique Rabbi Baroukh de Mezbij (Miedzyboj) l'observe, nous décevons Dieu exactement de la même manière : " Je me cache, dit Dieu tout affligé, mais personne ne désire me chercher. " Telle est donc la parole que Dieu nous adresse à travers la création : " Explore-la ! "

**Extrait de Kallistos Ware, Tout ce qui vit est saint,  
Cerf/Le sel de la terre, 2005.**